

Oui, ce crime était hideux, d'une horreur presque sans exemple. La trahison qui avait amené la victime à sa mort, paraissait moins horrible que l'art diabolique qui avait attaché au nom de l'homme assassiné le stigmate d'un crime supposé.

Mais je ne savais que trop bien que, malgré toute la noirceur de son action, Marguerite Wilmot s'attachait à son père avec autant de dévouement et de tendresse que dans ces temps malheureux où le soupçon de son indignité n'avait été qu'une ombre qui se glissait sans cesse entre Joseph Wilmot et son enfant. Je n'avais pas l'espoir qu'elle me pardonnerait jamais d'avoir apporté mon anneau à cette étrange chaîne de preuves qui condamnait Joseph Wilmot.

Telles furent les pensées qui me tourmentèrent pendant la première quinzaine qui suivit mon retour du malheureux voyage à Winchester. Telles étaient les pensées qui me bouleversaient l'esprit pendant que j'attendais des nouvelles de l'agent.

Pendant tout ce temps, il ne m'arriva pas une seule fois de penser que Joseph Wilmot pût avoir une chance, si petite qu'elle fût, d'échapper à son adversaire.

J'avais vu si souvent la science de la police vaincre les plans les plus habiles des criminels émérites, que j'aurais considéré, si j'avais mis la chose en question, ce que je ne fis pas, que j'aurais considéré comme impossible que Joseph Wilmot pût se dérober à la justice. Il était vraisemblable qu'il serait arrêté à Maudeley-Abbey à l'improviste et parfaitement ignorant de la découverte faite à Winchester ; en un mot, une proie facile pour un habile agent du service de sûreté.

Je considérais si bien comme certaine son arrestation immédiate que, lorsque j'ouvrais le *Times* chaque matin, je comptais y trouver un article en vedette annonçant la solution du mystère de Winchester et l'arrestation du meurtrier.

Mais les journaux gardèrent le silence sur Joseph Wilmot et, huit jours après mon retour, je fus étonné de lire le récit d'une escarmouche, par un agent du service de sûreté, à bord d'un schooner, à quelques milles de Hull, escarmouche qui s'était terminée par la mort d'un certain Philippe Vallance, malfaiteur dangereux. L'agent se nommait Henri Carter. Y avait-il donc deux agents de ce nom dans les rangs de la police de Londres ? où était-il possible que le Henri Carter de ma connaissance eût renoncé à opérer une arrestation aussi profitable que celle de Joseph Wilmot, afin de courir la mer à la poursuite de criminels inconnus ? Huit jours après le récit de cette mystérieuse aventure, M. Carter parut en personne à Clapham, très sérieux et l'air abattu.

"C'est humiliant à dire pour un homme comme moi, me dit M. Carter ; c'est humiliant à dire, mais je préfère vous l'avouer tout de suite. J'ai été joué, monsieur, et joué par une jeune fille, ce qui rend la chose trois fois plus mortifiante. C'est une honte pour le sexe masculin en général !"

Le cœur me sauta dans la poitrine.

"Voulez-vous dire que Joseph Wilmot vous a échappé ? demandai-je.

—Il m'a échappé, monsieur, mieux que personne au monde. Je suis presque certain qu'il n'a pas quitté le pays, car j'ai parcouru tous les ports d'embarquement. Mais que dis-je ? S'il n'a pas quitté le pays et s'il n'a pas l'intention de le quitter, tant mieux pour lui et tant pis pour ceux qui voudraient bien le découvrir. C'est en essayant de quitter l'Angleterre que beaucoup se vont prendre, et Joseph Wilmot a trop d'expérience pour ne pas savoir cela. Je gagerais qu'il vit dans quelque coin, aussi tranquille et aussi respecté qu'un homme au monde."

M. Carter me raconta l'histoire entière de ses désappointements et de ses mortifications. Je voyais tout maintenant : l'apparition dans les rues de Winchester, l'ombre du petit bois. Pauvre Marguerite ! Noble enfant !

Quand je fus seul, j'adressai au ciel des actions de grâce pour le remercier de la disparition de Joseph Wilmot. Je n'avais rien fait pour arrêter le cours de la justice, quoique je susses que le châtement du coupable broierait le cœur le plus dévoué et le plus pur qui battit jamais sur la poitrine d'une femme. Je

n'avais pas osé de me jeter entre Joseph Wilmot et la rétribution de ses crimes, mais je n'en étais pas moins reconnaissant à la Providence qui lui avait permis d'échapper au sort affreux qui l'attendait.

Mais, pour le misérable lui-même, de longues années de remords et de pénitence expieraient bien mieux son péché que ne l'aurait expié une courte agonie, les quelques contorsions qui font d'une exécution à mort un spectacle si plaisant aux yeux de la populace.

J'étais heureux pour le coupable lui-même que Joseph Wilmot eût échappé. J'étais encore plus heureux pour cette espérance que je caressais, et qui m'était plus chère que nul espoir au monde : je veux parler de celle de faire ma femme de Marguerite Wilmot.

"Maintenant, pensais-je, il n'y aura plus d'affreux souvenir mêlé à mon image. Elle me pardonnera lorsque je lui aurai fait le récit de mon voyage à Winchester. Elle se laissera arracher à la compagnie d'un être qui doit lui être odieux, malgré le dévouement qu'elle a pour lui. Elle se laissera emmener et elle deviendra ma femme adorée."

Voilà ce que je pensais ; mais l'instant d'après, je tremblais que Marguerite ne persistât à accomplir l'horrible devoir de son existence : le devoir de protéger et de cacher un criminel ; le devoir d'enseigner à un coupable à se repentir de ses péchés.

Je fis insérer dans le *Times* un avis dans lequel j'aurais à Marguerite que mon amour et mon dévouement pour elle étaient toujours les mêmes, que rien ne pourrait les diminuer, et je la suppliais de m'écrire. Il va sans dire que l'avis était écrit de manière à ne pas faire supposer l'identité de la personne à laquelle il était adressé. L'agent le plus rusé de Scotland-Yard n'eût rien pu découvrir dans les lignes précédées de ces mots : "De C. à M.," tant elles étaient semblables à un nombre infini de celles qui ont recours à la même publicité.

Mais mon avis demeura sans réponse... Marguerite ne m'écrivit pas.

Les semaines et les mois s'écoulèrent lentement. On publia le récit de la découverte faite à Winchester et celui de la fuite de Joseph Wilmot. Cette révélation causa une impression profonde, et lord Herriston lui-même se rendit à Winchester pour assister à l'exhumation des restes de l'homme qu'on avait enterré sous le nom de Joseph Wilmot.

Il était impossible de reconnaître le visage du défunt, mais on trouva au petit doigt de la main gauche une petite bague fine et ciselée... une petite bague insignifiante qui n'avait pas attiré l'attention pendant l'enquête. Mais lord Herriston déclara qu'elle était de manufacture indienne et affirma l'avoir vue fréquemment au doigt d'Henri Dunbar.

Les restes furent transportés de Winchester à l'église de Lisford, où Percival Dunbar reposait, dans un caveau sous le chœur. Le cercueil de l'homme assassiné fut placé à côté de celui de son père, et une simple dalle de marbre racontant la fin prématurée d'Henri Dunbar, cruellement et traîtreusement assassiné dans un petit bois près de Winchester, fut érigé par ordre de lady Haughton, qui était à l'étranger avec son beau-fils, quand elle apprit la mort de son père.

Les semaines et les mois s'écoulèrent. La révélation de la culpabilité de Joseph Wilmot me laissa libre de reprendre mon ancienne position dans la maison, Dunbar et Balderby. Mais je n'avais pas le cœur de revenir à mon premier train de vie, maintenant que l'espérance qui l'avait rendu si brillant était à tout jamais perdue. Cependant le plus jeune des associés ne tarda pas à m'arracher le secret du vrai motif de mon refus. Il habitait une jolie maison dans Clapham-Common et s'arrêtait quelquefois en passant devant la maison de ma mère pour consacrer une demi-heure avec moi à causer politique.

Il insista pour que je retournasse à la maison dès qu'il sut le motif qui m'avait fait démettre de mes fonctions. L'affaire lui appartenait entièrement maintenant, car personne n'avait succédé à Henri Dunbar, et M. John Lovel avait vendu la part du défunt pour le compte de lady Haughton. Je retournai à mes pre-

mières occupations, mais je n'y restai pas longtemps car une semaine après M. Balderby me fit une offre que je considérai comme aussi généreuse qu'elle était flatteuse, et que je me décidai, avec quelque effort, à accepter.

Moyennant cet arrangement nouveau et très libéral qui ne nécessita l'apport que d'un capital très modeste, je devins plus jeune associé de la maison, qui prit dès lors la raison sociale de Dunbar, Dunbar, Balderby et Austin. Les deux Dunbar nous étaient encore nécessaires, quoique le dernier d'entre eux fût mort et reposât sous le chœur de l'église de Lisford. Le vieux nom était le sceau de notre dignité comme étant celui d'une des plus anciennes maisons de banque anglo-indiennes de la ville de Londres.

Ma nouvelle existence était assez pénible, il y avait tant d'affaires à traiter, tant de responsabilité dont j'avais seul le poids... car M. Balderby devenait gras et paresseux en ce qui concernait les affaires de la Cité, quoiqu'il fût infatigable pour la culture des ananas ou des raisins de serre...

Lorsque après dîner je fumais mon cigare dans les bosquets et les sentiers miniatures du jardin de ma mère, je pouvais me permettre de songer à Marguerite... et j'usais de ce loisir et je priais pour elle avec toute la ferveur que peut contenir un cœur dévoué. Et à l'heure calme du crépuscule du soir, respirant la légère odeur des fleurs humides de rosée, les yeux fixés sur les étoiles qui commençaient à scintiller dans un ciel d'opale sur lequel se détachaient en noir les branches des ormes, je caressais l'idée... ou plutôt l'influence de l'heure et du lieu me faisait caresser l'idée... que je n'étais que momentanément séparé de Marguerite. Nous nous aimions tant tous deux ! Et, après tout, qu'y a-t-il sous le ciel de plus puissant que l'amour ? Je songeais à la pauvre enfant et je la voyais dans quelque retraite mélancolique ; se cachant avec son misérable père, en compagnie quotidienne avec un malheureux dont l'existence devait être un fardeau pour lui-même. Je songeais à l'abnégation, au dévouement héroïque qui rendaient Marguerite assez forte pour endurer une pareille existence, et de ma foi dans la justice du ciel sortit la conviction d'une vie plus heureuse qui attendait la noble enfant.

Ma mère m'encourageait dans cette pensée. Elle connaissait maintenant toute l'histoire de Marguerite et elle partageait mon amour et mon admiration pour une fille de Joseph Wilmot. Il aurait fallu un cœur de femme bien froid pour ne pas apprécier tout le dévouement de celle que j'adorais, et ma mère était la dernière femme qui eût manqué de tendresse et de compassion pour quiconque avait besoin de sa pitié et était digne de son amour.

Donc nous caressions mentalement l'image de la jeune fille absente, parlant sans cesse d'elle dans nos tranquilles soirées, assis face à face dans le petit salon où nous recevions bien rarement du monde. Il ne faut pas croire cependant que nous menions une existence morose et retirée, car ma mère aimait fort une agréable compagnie. Mais j'étais aussi distrait et préoccupé au milieu du bourdonnement des voix joyeuses que j'aurais pu l'être dans un ermitage dont le calme n'eût été troublé que par les gémissements du vent.

Au plus fort de l'hiver qui suivit la disparition de Joseph Wilmot, il arriva un incident qui me causa un mélange étrange de plaisirs et de douleur. Un soir j'étais dans la petite salle à manger de ma mère, petite pièce contiguë au vestibule, quand j'entendis sonner à la porte du jardin. Il était neuf heures du soir, le temps était très-froid, et j'étais loin de m'attendre à une visite. Je continuai à lire mon journal, tandis que ma mère faisait ses réflexions.

Trois minutes après, la bonne entra dans la salle à manger et posa quelque chose sur la table devant moi.

"Voici un petit paquet, monsieur," dit-elle sans se retirer, espérant sans doute que dans l'ardeur de ma curiosité j'ouvrais aussitôt le paquet et lui donnerais aussi l'occasion de satisfaire son propre désir de connaître ce qu'il contenait.

Je repoussai le journal et je jetai les yeux sur l'objet devant moi.